

*La dissolution de l'homme
dans les sciences humaines :
modèle linguistique et sujet signifiant*

par **LOUIS MARIN**

Louis Marin est né le 22 mai 1931, à Grenoble (France). Il est licencié ès lettres, ancien élève de l'École normale supérieure, diplômé d'études supérieures de philosophie, certifié d'ethnologie et agrégé de philosophie. Il est actuellement professeur de littérature française et d'histoire des idées à l'Université de Californie, San Diego, après avoir enseigné successivement à Nanterre, à l'École pratique des hautes études, VI^e section (directeur suppléant), et à l'Université de Paris-I.

Mentionnons parmi ses publications : *Sémiotique de la Passion - Topiques et figures*, Desclée de Brouwer, Bibliothèque de science religieuse, 1971; *Études sémiotiques. Écritures. Peintures*, Klincksieck, Coll. Esthétique et Philosophie, 1972; *Sémiotique narrative : les récits bibliques*, Larousse, Coll. Langages (en collaboration avec Claude Chabrol), 1971; sous presse (avec Claude Chabrol) *Le Récit évangélique*, Desclée de Brouwer, Bibliothèque de science religieuse; sous presse également *Utopiques - jeux d'espace*, Éd. de Minuit, Collection critique, Paris. On lui doit des articles dans *Revue de Métaphysique et de Morale*, *Revue Internationale de Philosophie*, *Critique*, *Revue d'Esthétique*, *Recherches de Science Religieuse*, *Esprit*, *Communications*.

Dans une formule qui fit en son temps quelque bruit, Michel Foucault en écho à Nietzsche prophétisant la mort de Dieu, annonçait la mort de l'homme¹. Que l'homme est mortel, la vérité est ancienne et bien connue du philosophe et du commun troupeau; aussi l'un des penseurs les plus vigoureux de notre temps n'aurait donné que l'éclat de son renom à une banalité si son affirmation n'avait visé une autre vérité d'un accès moins facile que celle de l'expérience la plus antique et la plus immédiate de l'existence : une vérité touchant les sciences « de l'homme » justement et tendant à leur offrir ce qu'il faut bien appeler un fondement métaphysique. Fonder une science consiste à apporter les titres de sa légitime prétention à la vérité, les conditions de possibilité de son exercice; si la mort de l'homme doit figurer parmi celles des

1. MICHEL FOUCAULT, *Les Mots et les Choses*, Gallimard, Paris, 1967.

sciences de l'homme, on conviendra qu'il y a là matière à paradoxe et à un discours qui examine les conditions qui ont rendu sa formulation possible. L'affirmation de la mort de l'homme n'exprime-t-elle pas, sous une forme littéraire, la vérité du processus scientifique lui-même ? De même que l'espace géométrique, pour se constituer, consacre « la mort » de l'espace existentiel, l'objet physique, celle du divers de l'intuition sensible, de même une certaine intuition globale et immédiate de l'homme, le témoignage irrécusable de la conscience à l'égard de ses états et de ses représentations, l'expérience vécue comme totalité signifiante par un sujet ou par un groupe doivent céder la place aux résultats de processus qui ne sont opératoires que par rupture avec cette intuition, ce témoignage, cette expérience.

Ainsi l'homme meurt-il dans les sciences qui se le donnent pour objet parce que l'objet de ces sciences en tant que tel ne peut être construit que *contre* les intuitions globales, les représentations spontanées, les évidences immédiates.

Tout le problème est alors de savoir quel est cet objet, par quelles opérations il a été construit, quelles sortes de relations il entretient avec les fait d'observation, les éléments d'expérience, les représentations individuelles et collectives dont il est la réduction et la transformation ? « L'homme » est-il une idée régulatrice des sciences de l'homme, au sens kantien du terme, qui constituerait l'horizon des processus d'objectivation, une illusion transcendantale que le travail scientifique lui-même devrait dissiper tout en reconnaissant sa force inéluctable, ou bien encore un présupposé constitutif d'un « savoir » contextuel des sciences de l'homme et caractéristique d'un moment historique déterminé ? Si cette interrogation rejoint le problème du fondement que nous posions plus haut, il n'en reste pas moins qu'il ne peut être posé qu'à partir de l'examen critique de la recherche scientifique elle-même, examen dont il constituera à la fois le fil directeur et le couronnement. En quoi consiste le procès de structuration de l'expérience vécue de l'homme ? Qu'est-ce qu'un modèle comme représentation du donné ? Quelles sont les règles de construction d'un modèle ? Quels types de relations existent entre les différents modèles constitutifs de l'objet ?

Mais à son tour, ce jeu de questions se trouve conjoncturellement déterminé par un fait historique qui a sans doute une signification transcendantale : en ce qui concerne les sciences de l'homme, les processus de structuration de l'expérience par les modèles sont dominés par le modèle d'une science humaine particulière : la linguistique, et cette position paradigmatique se trouve en quelque sorte inscrite dans la réflexion sur le langage comme science.

Autrement dit, les modèles construits depuis près d'un siècle par la linguistique vont fonctionner comme modèles en un autre sens : ils vont proposer des hypothèses, des concepts, des processus opératoires aux

autres sciences de l'homme : ethnologie, sociologie, psychanalyse, voire biologie. Comment une science déterminée peut-elle travailler comme modèle d'objectivation d'autres sciences ? Ne sont-ce point les caractéristiques de la construction des concepts de signe, de langue, de discours qui l'impliquent et avec eux, la production théorique des procès de communication et d'échange ? Ainsi justifierons-nous les limites de notre présent propos sur la dissolution de l'homme dans les sciences humaines : examiner la nature et la position du sujet signifiant dans la constitution du modèle structural du langage par la linguistique saussurienne.

Celle-ci, par une véritable révolution copernicienne, s'est faite par une double rupture, quant à la méthode et quant à l'objet. La méthode : la linguistique ne pouvait se constituer comme science qu'en séparant rigoureusement le synchronique du diachronique, le structural de l'historique ; l'objet : dans la masse hétéroclite des faits de langage, individuels et collectifs, physiques, physiologiques, psychologiques, sociologiques, un objet homogène, observable, devait être délimité qui constituât d'emblée une totalité systématique. Mais le mouvement par lequel la linguistique définissait ses procédures méthodologiques était celui-là même grâce auquel elle structurait son objet. « La réalité de l'objet n'était pas séparable de la méthode propre à le définir². » Qu'on relise les premières pages du *Cours de Linguistique générale* : « la tâche de la linguistique sera a) de faire la description et l'histoire de toutes les langues qu'elle pourra atteindre ; b) de chercher les forces qui sont en jeu d'une manière permanente et permanente dans toutes les langues ; c) de se délimiter et de se définir elle-même³ ». Les deux premières tâches sont résolument subordonnées à la troisième et celle-ci ne fait qu'un avec la question fondamentale posée par F. de Saussure : « Quel est l'objet à la fois intégral et concret de la linguistique⁴ ? » La recherche historique visant à « faire l'histoire des familles de langues et à reconstituer dans la mesure du possible les langues mères de chaque famille » est intégrée comme une partie de la théorie organisant le système des « lois générales auxquelles on peut ramener tous les phénomènes particuliers de l'histoire » et celle-ci a pour fondement l'articulation de procédures et de critères adéquats à la description de l'objet linguistique, procédures et critères qui ne relèvent pas d'autres sciences, mais qui lui appartiennent en propre. C'est par eux qu'elle se délimite et se définit *elle-même* ; et cette opération ne fait qu'un avec la constitution structurale de son objet. Alors que d'« autres sciences opèrent sur des objets donnés d'avance et qu'on peut considérer ensuite de différents points de vue », c'est la dualité indissociable de la méthode et de l'objet qui fait de la linguistique une science et de son objet une structure formelle

2. ÉMILE BENVÉNISTE, *Problèmes de linguistique générale*, Gallimard, Paris, 1966, 166.

3. FERDINAND DE SAUSSURE, *Cours de Linguistique générale*, 3^e édit. ; Payot, Paris, 1965, 20.

4. *Ibid.*, 23.

ou formalisable. « Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet⁵. »

Ainsi la révolution copernicienne de Saussure consiste fondamentalement à poser que le langage n'est ni une substance, ni un organisme en évolution, ni une création libre de l'homme, mais une *relation* constituante entre une *méthode* de connaissance et un *objet* à connaître : l'objet scientifique est une structuration spécifique opérée par un corpus de procédures et de critères méthodologiques et réciproquement ce corpus n'est que la projection opératoire complexe de cet objet. Nous ne connaissons du langage que les modèles que nous en construisons et dans la mesure où nous les construisons dans une rigoureuse activité de structuration, « la langue est un tout en soi et un principe de classification⁶ ». La langue est définie à la fois *a parte rei*, comme totalité systématique et *a parte intellectus*, comme principe de connaissance : elle n'est totalité systématique que parce qu'elle est principe de connaissance et réciproquement. Elle est modèle et ensemble opératoire de modèles : elle est structure formelle.

L'opposition du signifiant et du signifié, de la langue et de la parole relève donc de cette conception théorique absolument générale que les relations préexistent aux choses mêmes, que les choses sont des « effets » ou des produits de la relation duale où elles se génèrent dans leur existence réciproque et différentielle.

D'où la double critique à laquelle le retournement saussurien s'expose : la première vise justement le processus d'autofondation ou d'autodéfinition de la langue et de la linguistique. La seconde vise inversement les structures d'opposition. En effet, s'il n'existe pas de réalité substantielle dans le langage, si tout dans le langage est différences puisqu'il n'existe pas de termes positifs entre lesquels elles s'établiraient, alors il est bien certain que les unités de base du système *se définissent elles-mêmes* : les traits, les caractères, les propositions descriptives qui permettent de dire ce qu'est un signe constituant, en tant que telles, le signe lui-même. Il n'y a rien dans le signe au-delà de l'opération objectivante par laquelle il est connu. Et en définissant les unités de la langue, la linguistique se délimite et se définit ; son objet se constitue dans la mesure même où elle se construit. « Les caractères de l'unité se confondent avec l'unité elle-même. Dans la langue, comme dans tout système sémiologique – et nous verrons l'importance de cette précision – ce qui distingue un signe, voilà tout ce qui le constitue. C'est la différence qui fait le caractère, comme elle fait la valeur et l'unité⁷. » Le processus même de l'interprétation est inclus, par définition même, dans le signe,

5. *Ibid.*, 23.

6. *Ibid.*, 25.

7. *Ibid.*, 168.

comme l'ont bien vu, pour le dénoncer, Ogden et Richards au nom de l'empirisme logique. Ce qui, pour eux, est cercle vicieux, et en fin de compte rêverie et imagination⁸, est en réalité une opération de constitution d'une immense portée pour les sciences humaines, car elle retrouve le mouvement de circularité fondatrice par lequel Hegel totalise le système philosophique. En ce sens, la linguistique saussurienne peut émettre la prétention d'être la science modèle des sciences humaines parce qu'elle en est la science fondatrice au sens où elle n'est que son objet accédant à la conscience sue de lui-même. Aussi bien la notion de système est-elle centrale chez Saussure, tout objet linguistique ne trouvant sa réalité que par le jeu des différences relationnelles de l'ensemble du système.

L'autre critique du retournement saussurien porte sur les structures d'opposition, mais pour y retrouver les couples réifiés caractéristiques des représentations idéologiques : le modèle saussurien du langage retrouverait les antiques oppositions de l'esprit et du corps, de la pensée et de la matière et c'est bien dans ce sens que s'infléchit un « saussurisme » vulgarisé. Est substituée à la difficile pensée de la différence génératrice des termes entre lesquels elle s'instaure, la pensée substantialiste où chacun des termes tombe dans l'indépendance choisiste, où la relation qui les relie est extérieure à eux-mêmes. Certes, Saussure explique dans le *Cours* que la parole est un acte individuel de volonté et d'intelligence. En définissant, par opposition, la langue comme objet social et collectif, comme code ou lien contractuel, comme totalité enfin, la parole peut bien alors apparaître comme une partie de ce tout, de la même façon que l'individu est une partie de l'organisme social.

Comment donc échapper à ces difficultés, comment concevoir la relation double caractérisant le langage à tous les niveaux sinon comme une relation à la fois systématique et dialectique, systématique parce que dialectique, dialectique parce que systématique⁹ ? Telle est, nous semble-t-il, la force exceptionnelle de la pensée saussurienne : d'amener au savoir de soi-même la relation contradictoire qui est constitutive du langage et découvrir dans cette contradiction, la science linguistique se fondant elle-même. Que la langue soit un pur système, cela signifie qu'elle n'est constituée que de différences. C'est la totalisation des différences qui produit la positivité du système de valeurs en quoi consiste l'institution linguistique : positivité complexe et paradoxale puisqu'elle n'est faite que d'oppositions résultant elles-mêmes des différences, positivité d'une forme où jamais « on ne trouvera rien de simple, mais partout et toujours ce même équilibre complexe de formes qui se condi-

8. C. K. OGDEN – I. A. RICHARDS, *The Meaning of Meaning*, Londres, 1960, 5, n. 2.

9. Voir dans cette perspective, MIKUS « La Linguistique de Sapir », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, Droz, Genève, n° 11 (1953); — N. SLUSAREVA, « Quelques considérations des linguistes soviétiques à propos des idées de F. de Saussure », *ibid.*, n° 20 (1963); — et F. JAMESON, *The Prison-House of Language, a critical Account of Structuralism and Russian Formalism*, Princeton University Press, 1972, 3-39.

tionnent réciproquement¹⁰ ». Dire que le langage est une totalisation de différences, produisant le sens par oppositions, c'est affirmer sa nature dialectique et dans le même mouvement la nature dialectique de sa connaissance scientifique. La linguistique saussurienne systématique et formelle est une linguistique dialectique parce qu'elle se constitue telle en constituant un objet qui l'est.

On l'apercevra en s'interrogeant précisément sur le rapport de la langue et de la parole dans le *Cours*. « Pour trouver dans l'ensemble du langage, la sphère qui correspond à la langue, il faut se placer devant l'acte individuel qui permet de reconstituer le circuit de parole. Cet acte suppose au moins deux individus; c'est le minimum exigible pour que le circuit soit complet¹¹. » La question est donc la suivante : où la langue existe-t-elle ? Quelle est l'objectivité de son existence ? Mais il est remarquable que, pour répondre à la question, Saussure analyse la structure concrète de la parole comme relation entre deux locuteurs. Il substitue à la conception substantialiste de la langue, réservoir de signes et de règles collectives dans la conscience individuelle et de la parole comme extériorisation matérielle de quelques-uns des éléments de ce réservoir par le même individu, une conception à la fois phénoménologique et dialectique du circuit de parole dans lequel la parole est le fait de l'émetteur et la langue, le fait du récepteur du message, comme sa compréhension et son interprétation. La langue est donc bien dans la parole, comme la parole est dans la langue : « il n'y a de parole possible que grâce à l'élaboration du produit qui s'appelle la langue et qui fournit à l'individu les éléments dont il peut composer sa parole¹². » La relation entre parole et langue est une relation dialectique et c'est pourquoi Saussure la saisit d'abord dans la relation de dialogue, dans l'opération d'échange et de communication. Pouvoir de comprendre la parole, telle est la langue; pouvoir de production de la langue, telle est la parole, l'une et l'autre se manifestant concrètement aux deux pôles du circuit dialogique sans que l'un ni l'autre relèvent d'un quelconque sujet parlant ontologique et substantiel, puisque tour à tour, dans l'échange, le pouvoir de comprendre la parole et le pouvoir de produire la langue appartiennent de plein droit aux locuteurs qui y sont engagés. Sans doute, Saussure est-il obligé pour expliciter plus complètement, c'est-à-dire objectiver scientifiquement cette relation dialectique de la langue et de la parole, de sortir de la description phénoménologique de l'opération d'échange. Mais la série des définitions de la langue que le *Cours* fait apparaître confirme la nature dialectique de la relation théorique parce que l'objet dont cette relation fournit la connaissance est lui-même de nature dialectique : le modèle construit par le linguiste est structuré comme un

10. F. DE SAUSSURE, *op. cit.*

11. *Ibid.*

12. R. GODEL, *Sources Manuscrites du Cours de Linguistique générale*, Droz, Genève, 1957, 155.

dialogue, comme le dialogue lui-même se trouvait décrit en termes de modèle.

Ce que nous apprend la linguistique saussurienne dans son retournement copernicien, c'est que la dialectique ne signifie pas nécessairement et immédiatement histoire d'abord et sujet (personnel) ensuite, ou qu'il les signifie autrement : dialectique signifie système synchronique et structure formelle, système synchronique dans la mesure où l'objet qui émerge du processus dialectique d'objectivation scientifique est fait de relations générant, chacune à leur ordre, les termes qu'elles relient. En définissant le langage comme une valeur, Saussure le définit comme la perception d'une identité, mais cette perception de l'identité (qui est celle du sens) est identique à la perception de la différence. Lorsque j'*identifie* un fragment de langage dans son sens, cela signifie très exactement que je le *différencie* de tout le reste du langage. Que l'identité soit la différence, n'est-ce pas la définition du procès dialectique ? Mais c'est également en l'occurrence celle du système.

D'autre part si chaque élément du langage en tant qu'unité constitutive n'est pas distinguable des autres par ce qu'il représente ou désigne, alors le sens ne sera pas constitué par la relation extrinsèque du signe avec la réalité, par l'étiquette que le mot, par exemple, met sur la chose. Il sera produit par la relation interne constituante que ce mot entretient avec tous les autres mots du vocabulaire. En ce sens, se trouve définie la structure formelle du langage, structure comme ensemble de relations déterminées, fondamentalement binaires; formelle dans la mesure où les relations ne sont pas extérieures aux éléments qu'elles relient, mais constituantes de ces éléments.

Nous pouvons alors revenir à la coupure initiale de la linguistique saussurienne pour lui poser la question de l'histoire et celle du sujet. La révolution copernicienne de Saussure fut d'abord — nous l'avons dit — la séparation rigoureuse du synchronique et du diachronique, du structural et de l'historique. Et ceci, dès le fameux *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes* qui relève cependant de la linguistique historique. Mais le même processus dialectique apparaît ici; si la linguistique doit être synchronique pour être scientifique, elle ne peut se constituer telle que par la relation avec le diachronique, « le synchronique doit être traité pour lui-même; mais sans l'opposition perpétuelle avec le diachronique, on n'aboutit à rien. Les grammairiens anciens ont eu beau jeu de faire de la linguistique statique et ne risquaient pas de confondre les deux points de vue, mais à quoi sont-ils arrivés¹³ ? » Dès lors quelle pratique scientifique correspondra à l'attitude dialectique théorique que nous avons vue se dessiner à tous les niveaux de la connaissance et de l'objet linguistique ? Elle consistera

13. *Ibid.*, 186.

à prendre comme fil directeur la signification. « Le sens est la condition fondamentale que doit remplir toute unité de tout niveau pour obtenir le statut linguistique; le sens est une condition indispensable de l'analyse linguistique. Il faut seulement voir comment le sens intervient dans nos démarches et de quel niveau d'analyse il relève ¹⁴. » Or le sens, « le fait synchronique de base, c'est l'acte de communication », le circuit de parole, « la phrase par laquelle on suscite une signification chez l'auditeur... pour reconnaître un fait linguistique dans une série de sens, il faut un auditeur qui en comprenne la signification ¹⁵. »

Ces propositions de la linguistique sont fondamentales pour le double problème de l'histoire et du sujet. Comment maîtriser scientifiquement le problème d'un « passage d'un état à un autre sous une forme continue » ? L'histoire ne nous fait-elle pas « rejoindre en dehors de nous l'être même du changement ¹⁶ » ? Mieux encore, cette image de l'histoire n'est-elle pas la projection d'une évidence du sujet conscient dans la saisie de son être même qui s'éprouve à la fois comme même et comme autre et donc là encore comme l'être même du changement ? Or n'est-ce pas ce même problème qui est posé avec une particulière évidence par la dialectique du diachronique et du synchronique ? Il n'est pas possible de récuser le fait diachronique : les sons et les sens changent et changent continûment. « Il n'y a jamais de caractères permanents, il n'y a que des études de langue qui sont perpétuellement la transition entre l'état de la veille et du lendemain ¹⁷. » Mais dans la dialectique de l'échange, il n'y a, à un moment quelconque de l'histoire du langage, qu'un seul sens : « les mots sont dépourvus de mémoire ¹⁸. »

Dès lors par un de ces paradoxes auxquels semblait se complaire Saussure et qui ne sont en réalité que les paradoxes dialectiques du langage et de sa science, le synchronique se fonde « ontologiquement » sur l'expérience même de la communication des signes et le diachronique n'est accessible à la connaissance que par la structuration et la comparaison d'états de langue, c'est-à-dire de moments de communication; le changement continu n'est et ne peut devenir objet de connaissance que par l'introduction de la discontinuité synchronique dont Saussure trouve le lieu radical dans l'unité dialectique de la communication. D'où la conception simultanée d'une histoire synchro-diachronique et d'un sujet qui est l'espace d'un échange où apparaît et se constitue pour la connaissance une totalisation qu'il n'effectue pas, mais dont il est le lieu d'effectuation.

14. É. BENVÉNISTE, *op. cit.*, 122.

15. E. BUYSENS, « La Linguistique synchronique de F. de Saussure », in *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 18 (1961), 29-30.

16. C. LÉVI-STRAUSS, *La Pensée sauvage*, Plon, Paris, 1962, 339.

17. R. GODEL, *op. cit.*, 39.

18. F. JAMESON, *op. cit.*, 6.

Ainsi la langue est à la fois dans la parole du sujet historique et séparée d'elle comme système synchronique. Instrument d'une pratique dialectique du langage et objet d'une dialectique théorique de la science du langage, elle totalise la capacité du sujet humain de produire du sens, mais elle n'est telle qu'en dehors de sa pratique du sujet parlant. La langue n'est pas la théorie linguistique intériorisée dans la mémoire, la conscience et la volonté de l'individu humain. Mais seule la théorie linguistique peut mettre à jour la langue, comme ce qui permet et détermine rigoureusement la parole libre du sujet humain. Celle-ci en retour la manifeste dans la situation vécue de communication, en l'ignorant totalement. « Totalisation non réflexive, la langue est une raison humaine qui a ses raisons et que l'homme ne connaît pas ¹⁹. » Elle est cette totalisation autre où l'homme trouve son expérience apodictique du même.

Nous disions en commençant que l'événement historique de la constitution de la linguistique comme science avait sans doute une signification transcendante et que, pour cette raison, la structuration linguistique de l'objet langage fonctionnait et devait fonctionner comme modèle pour les autres sciences humaines. Ce projet fondamental est nettement affirmé chez Saussure lui-même, mais marqué par la même ambivalence dialectique qui anime tous les concepts et toutes les opérations de la linguistique. Celle-ci n'est qu'une partie d'une science plus générale, la sémiologie, qui « nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent et ces lois une fois découvertes seront applicables à la linguistique qui se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini des faits humains ²⁰. » Si le problème linguistique est de part en part un problème sémiologique, peut-être faut-il non seulement étudier la langue dans ce qu'elle a de commun avec tous les autres systèmes sémiologiques pour découvrir sa véritable nature, mais considérer l'ensemble des faits et des activités humaines comme des systèmes de signes et aborder ainsi sémiologiquement leur connaissance scientifique. Si la signification est la caractéristique des activités et des faits humains – et peut-être plus généralement des êtres vivants – alors la sémiologie est la science fondamentale puisqu'elle se constitue en modélisant ces faits et ces activités comme des systèmes de signes. « Loin que la langue s'abolisse dans la société, c'est la société qui commence à se reconnaître comme langue... ces investigations novatrices donnent à penser que le caractère foncier de la langue d'être composé de signes pourrait être commun à l'ensemble des phénomènes sociaux qui constituent la culture ²¹. »

Mais le même mouvement qui situe la linguistique comme science particulière de la sémiologie générale, retourne dialectiquement cette position. Le principal objet de la sémiologie sera l'ensemble des systèmes fondés

19. C. LÉVI-STRAUSS, *op. cit.*, 334.

20. F. DE SAUSSURE, *op. cit.*, 33.

21. E. BENVÉNISTE, *op. cit.*, 43-44.

sur l'arbitraire du signe. « En effet, continue Saussure, tout moyen d'expression reçu dans une société repose en principe sur une habitude collective ou ce qui revient au même sur la convention...²². » Dès lors la langue, objet de la linguistique, est le système sémiologique par excellence, à la fois « le plus complexe et le plus répandu des systèmes d'expression, est aussi le plus caractéristique de tous ». Il est le système sémiotique interprétant général de tous les autres systèmes sémiotiques. Du même coup, la linguistique qui l'étudie est à la fois le modèle de toute sémiologie bien que la langue soit un système particulier, et son fondement, de par la relation sémiotique irréversible d'interprétance qui la relie à tous les autres systèmes. Ce rapport n'est pas un rapport d'antériorité logique ou ontologique, mais un rapport dialectique. Ainsi pour prendre un exemple, la société contient la langue comme système particulier dans une « relation d'emboîtement » où s'objectivent les dépendances extrinsèques de l'une et de l'autre; mais à l'inverse, la langue contient la société dans la mesure où elle est à la fois l'interprétant nécessaire et général de tous les autres systèmes qui la constituent et où ceux-ci ne sont des systèmes sociaux ou culturels qu'en reproduisant, d'une façon plus ou moins complète ou complexe, les traits et le mode d'action de la structure modelante de la « grande matrice sémiotique » qu'est la langue.

Il nous resterait à nous demander en conclusion, quel est le trait que les systèmes sémiotiques autres que la langue reproduisent. Nous le découvrons dans la fondamentale structure de dualité où nous reconnaissons la nature dialectique de la linguistique structurale et de la structure linguistique. Ce qui caractérise un fait, un élément, une chose dotés de signifiante, c'est que son identité est intrinsèquement faite d'une relation à l'autre. Cette articulation fondamentale se réitère à tous les niveaux, à tous les degrés de complexité : rien ne signifie en soi et par soi. Le sens est relation : son « ontologie » est un système de renvois dans lesquels il se produit par ce qu'il n'est pas. Telle serait la contradiction ou le manque originaire dont la résorption serait constitutive du langage, des systèmes symboliques, de la structure d'échange en général.

Deux remarques pour conclure :

1) l'assimilation des systèmes symboliques qui caractérisent les faits et les activités humaines au langage ne signifie pas identification. C. Lévi-Strauss, qui est un de ceux qui ont ouvert et frayé cette voie, l'indique avec une grande netteté : « le système de parenté est un langage; mais ce n'est pas un langage universel... En présence d'une culture déterminée, une question préliminaire se pose toujours : est-ce que le système est systématique²³ ? » Cette question n'est absurde, poursuit Lévi-Strauss, en substance, qu'en ce qui concerne la langue puisque celle-ci est sys-

tématique ou n'est pas signifiante. Mais avec les autres systèmes symboliques, organisation sociale, art, « la question doit être posée avec une rigueur croissante dans la mesure où leur valeur signifiante est partielle, fragmentaire, ou subjective... » Si les systèmes symboliques peuvent être considérés sur le modèle de la langue comme un ensemble d'opérations destinées à assurer entre les individus et les groupes un certain type de communication, que les messages soient constitués par des femmes (parenté), des mots (langage), ou des biens et des services (économie) et à la condition d'articuler rigoureusement les différences, on peut envisager « d'atteindre un niveau où le passage deviendra possible d'un système à un autre, c'est-à-dire d'élaborer une sorte de code universel capable d'exprimer les propriétés communes aux structures spécifiques relevant de chaque aspect²⁴ », code universel qui serait très proche de réaliser le vœu saussurien d'une sémiologie générale.

2) L'autre remarque concerne ce qui était l'objet de cette étude, la question de l'homme comme sujet et intentionnalité signifiante. En analysant comme une science dialectique, la linguistique saussurienne, en posant la question du fondement des sciences humaines comme celle de la circularité d'un système interprétant aux systèmes interprétés, ou celle du sens comme « transposition d'un niveau de langage dans un autre, d'un langage dans un langage différent... comme possibilité de transcoding²⁵ », c'est bien la question du sujet et de l'intentionnalité signifiante qui se trouve posée. Là encore, il nous faut le concevoir sur le modèle de la langue et de la linguistique, comme sujet dialectique – de science et de parole – comme structure dialogique d'échange, de transposition et de transformation des systèmes symboliques entre eux, des divers niveaux de l'ordre symbolique. Lorsque Saussure veut définir l'objet de la linguistique et avec lui délimiter et définir la linguistique elle-même, il décrit le circuit de parole entre deux personnes, c'est-à-dire l'opération d'échange entre une émission de message et une potentialité de compréhension. Tel est le sujet signifiant que nous découvrons dans le modèle linguistique au fondement des sciences de l'homme : l'homme n'y apparaît point comme sujet donateur de sens, mais comme le lieu de production et de manifestation du sens, un espace d'échange, de sélection et combinaisons réglées entre des systèmes symboliques, un champ d'opérations où ces systèmes se limitent et se contraignent les uns les autres de façon spécifique, lieu, espace, champ où il se produit dans l'illusion de sa substance autocréatrice que nous lirons comme l'effet d'une dialectique dont il est l'opérateur privilégié.

22. F. DE SAUSSURE, *op. cit.*, 100-101.

23. C. LÉVI-STRAUSS, *Anthropologie structurale*, Plon, Paris, 1958, 58.

24. *Ibid.*, 71.

25. A.-J. GREIMAS, *Du Sens*, éd. du Seuil, Paris, 1970, 13.